

JOCELYN BOISVERT

INTÉGRALE TOME 1

ESPRITS DE FAMILLE

**Mes fantômes
bien-aimés**



PARTIE
UN

**Bienvenue
chez
les Paradis**

1 **Gentlemen cambrioleurs**

Zombiman, le justicier d'outre-tombe. Sur la façade du Cineplex se succèdent les affiches des films à venir. Ça fait une dizaine de minutes que Jules et moi, nous nous pâmons devant celle de *Zombiman*, un film d'action et d'horreur qui sort dans deux jours. À moins que le ciel nous tombe sur la tête – et encore! –, je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher d'assister à la toute première représentation, en matinée.

– Cette affiche est trop *cool*, je la veux dans ma chambre! jubile Jules Grenier, mon meilleur ami.

Debout à côté de sa pierre tombale, un mort-vivant à la figure ravagée nous dévisage avec un subtil sourire en coin à la Joconde (mais en moins joli), l'air de dire: « Ça va barder. » Derrière lui, dispersés dans le cimetière, se tiennent une poignée d'autres personnages, bien vivants ceux-là, sans doute des amis ou des membres de la famille du revenant. En bas de l'affiche, on peut lire: *Rick Goodlife est Zombiman, le superdéfunt qui sauve des vies.*

– Parlant de *Zombiman*, murmure Jules, le voilà qui s'amène...

Un clochard chaudement vêtu pour la saison estivale – il doit bien porter trois épaisseurs de vêtements! – marche dans notre direction tout en rappelant son chien à l'ordre. Le problème, c'est qu'il n'a pas de chien.

Jules et moi le regardons passer devant nous, mystifiés. L'itinérant ne nous accorde pas la moindre attention, comme si c'était nous, et non son animal, qui étions invisibles.

– Combien de fois t'ai-je dit de ne pas lécher les déchets par terre, hein? jappe Roger Maboule, sans-abri bien connu dans le quartier. C'est pas du bon miam-miam, tu m'entends? Si tu continues, je vais être obligé de te laver la langue avec du savon!

Jules pouffe. Trois secondes plus tard, emporté par la vague de son fou rire, j'explose à mon tour.

– Comment peut-on être assez cinglé pour parler à un chien qui n'existe pas, en public en plus? s'étonne Jules avec un reste d'hilarité.

– On ne l'appelle pas Maboule pour rien. La boule, ça fait longtemps qu'il l'a perdue. Une fois, ma mère lui a donné un biscuit en précisant que c'était pour son chien. Il était tellement reconnaissant qu'il lui a fait un baisemain pour la remercier.

Jules et moi continuons de flâner dans le quartier. Deux coins de rue plus loin, une voiture de police passe en trombe, sirène hurlante et gyrophares en alerte.

– Hé! C'est mon oncle qui est au volant! je m'écrie, surpris de le voir dans le feu de l'action.

À défaut d'avoir mieux à faire, Jules et moi décidons d'un commun accord de prendre l'auto-patrouille en chasse, même si, à pied, nos chances de la rattraper sont plutôt faibles, pour ne pas dire nulles.

Apparemment, c'est notre jour de chance, car après 10 minutes de course, je repère deux véhicules de la Sûreté du Québec devant le dépanneur Painchaud.

Un agent tient les curieux, tels que Jules et moi, à bonne distance du lieu du crime. La vitrine du commerce a été fracassée. Une myriade de morceaux de verre jonchent une partie du trottoir. À l'intérieur, Jean-Guy, calepin à la main, interroge monsieur Painchaud, qui s'arrache les quelques cheveux qui lui restent.

Le rôle du policier va à la perfection à Jean-Guy Paradis. Il a le physique de l'emploi. Je ne peux pas en dire autant de mon père, prof de philosophie au cégep, qui a l'air d'un minus à côté de son frère cadet.

Je regarde la scène avec l'impression exaltante de me trouver dans un feuilleton télé. Quelques minutes plus tard, tandis que le sergent Paradis regagne son véhicule, je l'interpelle, la main en l'air. Il vient à ma rencontre et, sans même que j'aie besoin de le lui demander, il me raconte ce qui s'est passé.

— Deux individus masqués ont dévalisé le dépanneur. Ils ont pris de l'argent et une caisse de bière. Pour marquer le coup, l'un d'eux a lancé une bouteille dans la vitrine. Des gens sympas, quoi! déclare mon oncle, sérieux comme un pape, sans laisser entrevoir la moindre trace d'ironie. Tout ça pour même pas 100 dollars! Les deux «gentlemen cambrioleurs» (il mime les guillemets avec ses doigts) ont pris la fuite à bord d'une grosse voiture familiale de couleur marron, un vieux modèle des années 1980. Une Chrysler Lebaron, d'après monsieur Painchaud. Par le plus grand

des hasards, avez-vous vu une auto qui correspond à cette description?

Jules et moi échangeons un regard incertain tout en fouillant dans notre mémoire. D'une mine désolée, je fais signe que non.

— Parlant de voiture, tes parents sont-ils les heureux propriétaires d'une nouvelle auto?

— Ils sont justement partis la chercher. Dire qu'on est passés à deux doigts d'avoir une table de billard! dis-je avec regret.

Chaque été, la famille s'offre une grosse gâterie. L'an dernier, c'était une piscine hors terre. Cette année, après de longs pourparlers entre mes parents, mon frère, ma sœur et moi, il a été décrété que nous ferions l'acquisition d'une automobile flambant neuve.

— Tu sais, Mathieu, quand une voiture est bonne pour la ferraille, c'est signe qu'il est temps d'en avoir une nouvelle, me fait remarquer mon oncle.

Je lui accorde raison, notre auto avait mauvaise mine. Le garagiste a affirmé que le moteur pouvait rendre l'âme à tout moment.

Après m'avoir prié de saluer son grand frère et sa belle-sœur de sa part, Jean-Guy regagne son véhicule.

— *Cool*, ton oncle, dit Jules, les yeux rivés sur l'auto de police.

– Ce n'est pas un type souriant, mais à part ça, oui, dans son genre, il est assez *cool*.

En fin de compte, l'après-midi s'avère riche en rencontres inusitées.

Avec la chaleur accablante de ce jour de canicule, Jules propose de nous rafraîchir le gosier avec une friandise glacée. Monsieur Painchaud étant occupé à faire disparaître les restes de sa vitrine dans une boîte en carton, on décide d'aller dans un autre dépanneur, un peu plus loin. J'opte pour un *smoothie* à la framboise et Jules pour une barre glacée à la vanille enrobée de chocolat. Au moment où je m'apprête à pousser la porte pour sortir, celle-ci s'ouvre comme par enchantement et une fille manque de me rentrer dedans.

– Je n'en reviens pas! s'exclame-t-elle, plaquant sa main contre sa bouche entrouverte. Tu t'es COUPÉ LES CHEVEUX!?

Je suis trop subjugué par la beauté de cette fille au teint basané pour comprendre ce qui se passe. Elle s'approche, un sourire coquin au coin des lèvres. Intimidé, je recule d'un pas. En m'observant de plus près, la belle fronce les sourcils, perplexe.

– Thomas? prononce-t-elle avec une flopée de points d'interrogation dans la voix.

– Non, Mathieu. Thomas, c'est mon frère. Mon grand frère, pour être exact. Il a 14 ans lui aussi, mais il est né 22 minutes avant moi, dis-je sur un ton monocorde.

La surprise passée, la fille inspecte mon visage sous toutes les coutures, sans une once de gêne, comme si j'étais un oiseau rare ou une bête de foire.

Tout à coup, l'étrangeté de la situation la fait éclater de rire.

– Mais Thomas ne m'a jamais parlé d'un frère jumeau!

– C'est parce qu'il n'aime pas l'idée d'avoir un double de lui-même. Monsieur Thomas aurait préféré être unique! je répons avec une pointe d'amertume.

J'adresse à l'amie de mon frère un sourire aussi glacial que ma boisson, avant de décamper à grandes enjambées.

Jules me rejoint une trentaine de mètres plus loin.

– Quand elle s'est approchée de toi au début, j'ai cru qu'elle allait t'en coller un sur les lèvres, avoue-t-il sans camoufler son excitation.

Mon camarade et moi ne fichons pas grand-chose de nos vacances. On erre, on galère, on traîne. On passe l'été de nos 14 ans à rêver éveillés, en espérant trouver l'aventure au bout de la rue, ou encore qu'une jolie demoiselle tombe du ciel pour atterrir dans nos bras (sans qu'on lève le petit doigt pour en approcher une). Alors, forcément, cette rencontre crée l'événement.

– Wow! Tu as vu comme elle était mignonne, cette fille! s'exclame-t-il, tout en émoi (à peine si un filet de bave ne s'échappe pas de sa bouche). Comment il fait, ton frère, pour fréquenter des déesses pareilles?

Mon ami désespère de se faire une blonde. À vrai dire, il est plutôt beau garçon avec ses cheveux blonds, mais il est petit. Pas nain, mais pas loin. Pauvre lui, avec sa tête en moins, les filles ne le remarquent pas.

Eh bien, moi non plus, elles ne me remarquent pas et c'est à se demander pourquoi. Pourquoi Thomas a tant de succès avec les filles alors que moi, son jumeau, sa réplique parfaite, je suis invisible à leurs yeux ?

En vérité, je sais très bien pourquoi. Mon frère est plus dégourdi, plus sociable, plus futé aussi. Même s'il étudie deux fois moins, ses résultats scolaires sont nettement supérieurs aux miens. Sans parler de ses dons innés de musicien. Parfois, je me dis que Thomas est une version améliorée de ma personne.

– C'est quand même étonnant que ton frère ne lui ait jamais parlé de toi. Et lui, t'a-t-il déjà parlé d'elle ?

– Penses-tu ! Ça fait un bail que Thomas ne me tient plus au courant de sa vie privée.

Avant, nous étions les «jumeaux Paradis», tandem indissociable. Mais le passage du primaire au secondaire a transformé notre relation. Thomas a voulu fréquenter une autre école, un collège privé spécialisé en musique. Il en avait peut-être marre d'être deux. Marre que je le suive partout comme son ombre. Il me tient à l'écart de sa vie pour vivre pleinement la sienne. Avec papa et maman aussi, il est distant, et même parfois bête comme ses pieds. Symptômes typiques de la crise d'adolescence.

Jules comprend ma frustration.

– Ne t'en fais pas, Mat. Les filles craquent pour les musiciens, c'est connu. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai commencé à suivre des cours de harpe, ajoute-t-il, pince-sans-rire.

Jules et moi terminons l'après-midi dans notre repaire habituel, un bâtiment en ruine qui fut jadis une gare ferroviaire et qui sert aujourd'hui d'atelier clandestin pour les graffiteurs de tout poil. Mon compagnon se lance dans une histoire abracadabrante de robots vampires malveillants. Je l'écoute délirer d'une oreille seulement, obnubilé par la belle amie de Thomas, dont j'ignore le nom.

Après avoir convenu avec Jules de passer la soirée à visionner des films d'horreur dans mon sous-sol, je lui lance un «À tantôt», puis je rentre au bercail en traînant de la patte, en proie à une certaine mélancolie, voire un sentiment de jalousie. Thomas le pro de la guitare. Thomas le charmeur de ces dames. Thomas ceci, Thomas cela...

Lorsque la maison apparaît dans mon champ de vision, je remarque une nouvelle voiture dans la cour. Pas celle qu'ont ramenée mes parents, mais une auto de police. Je reconnais la carrure de Jean-Guy qui poireaute devant la porte d'entrée. Je le hèle en agitant le bras bien haut. Sans doute est-il venu m'annoncer que lui et ses coéquipiers ont réussi à mettre la main sur les deux gentlemen cambrioleurs – comme il les a appelés. En voyant son visage, je comprends tout de suite qu'il s'agit d'une mauvaise nouvelle.

Il tente de balbutier quelques mots, mais ceux-ci restent coincés dans sa gorge. Les traits crispés de sa figure se tordent alors en une effroyable grimace, puis ses épaules s'affaissent et il éclate en sanglots. Mon oncle, le héros de la famille, ce cowboy des temps modernes, n'est plus qu'une pâte molle à ramasser à la petite cuillère. Mais qu'est-il arrivé pour qu'il se mette dans un tel état ? Tout à coup, je me sens mal, comme si un insecte géant s'était logé au creux de mon ventre pour me dévorer de l'intérieur. Je ne suis pas sûr de vouloir savoir ce qui s'est passé.

À défaut d'être capable de me parler, Jean-Guy me serre dans ses bras, si fort que je crains qu'il me fracture une côte.

Une éternité plus tard, il relâche son étreinte, essuie du revers de la main son visage inondé de larmes, puis me regarde dans le blanc des yeux. Alors que je me perds dans son regard immensément triste, le monde autour de moi se met à tanguer, comme si la terre ferme s'était transformée en une mer houleuse et agitée. Des mots terribles s'échappent de sa bouche. Des mots comme « collision », « aucun survivant ». Des bouts de phrases à glacer le sang tels que « les secours n'ont rien pu faire », « quelle horrible tragédie ».

Je ne sais plus quoi penser. Je ne sais plus comment penser. Un brouillard épais s'infiltré dans mon cerveau. Ma matière grise n'est plus qu'un banc de brume stagnante qui m'empêche de réfléchir.

En rentrant dans la maison, je dois m'appuyer contre le mur du vestibule pour ne pas m'écrouler. Je titube à la façon d'un ivrogne. Dans la cuisine, mon regard

croise le portrait de famille collé sur le frigo. Je m'y cramponne comme à une bouée de secours. Au centre, Fannie, huit ans, avec ses deux nattes qui lui descendent jusqu'au bas du dos et son sourire d'ange, entourée de ses grands frères ados, Thomas, qui regarde l'objectif sans se donner la peine de sourire, et moi, qui esquisse un sourire forcé, l'air d'un parfait abruti. Derrière, Viviane et Maurice, enlacés, les yeux rieurs. Toute ma famille est là, mais plus pour longtemps. Leur visage s'efface peu à peu, comme si le brouillard dans mon cerveau se propageait maintenant sur la photo.

Pris de vertige, je perds pied, ou je tourne de l'œil, ou les deux.

Je ne me souviens pas d'être tombé.

2 Jours de brume

Je suis dans un lit. Hélas, pas le mien, mais celui d'un hôpital.

Ma tête me fait un mal de chien. J'ai l'impression troublante d'avoir un trou au milieu du front. Une meute d'infirmiers et de médecins s'activent et virevoltent autour de moi. Je ne comprends pas trop à quoi ils jouent, et c'est aussi bien comme ça.

Plus tard – quelques heures, quelques jours plus tard, comment savoir? –, je sens une présence près de moi. Christelle, la femme de Jean-Guy, promène sa main contre ma joue avec une extrême délicatesse, tout en psalmodiant je ne sais quelle incantation à je ne sais quel grand esprit bienfaiteur. Ma tante carbure à fond à l'ésotérisme. Voyant que j'entrouvre timidement un œil, elle me pose la question la plus stupide au monde : « Ça va ? »

« Comme sur des roulettes, ma tante ! » lui répondrais-je si je me sentais la force de parler.

Christelle murmure, pour ne pas m'effrayer, comme si j'avais toutes les raisons du monde de l'être. Lorsque je suis tombé, mon front a heurté le coin du comptoir de cuisine. Jean-Guy a fait venir une ambulance. Il craignait pour ma vie, avoue-t-elle en fondant en larmes. Ne désirant nullement assister au spectacle de son

chagrin, je replonge illico dans un sommeil comateux, où je peux tout oublier.

Je rêve de me réveiller et de constater que tout cela n'est qu'un horrible cauchemar. Mais c'est l'inverse qui se produit. Je me réveille et je constate que le cauchemar ne fait que commencer, que la vie ne sera plus jamais comme avant.

J'évite autant que possible de réfléchir à mon avenir. De toute façon, je n'ai plus d'avenir. Il a disparu en même temps que les membres de ma famille.

N'empêche qu'à un moment donné, j'en ai ras le bol d'être cloîtré dans cette chambre d'hôpital. Toutes les 15 minutes, mon voisin pousse des cris à donner la chair de poule. Je désire retrouver ma chambre, mes affaires et surtout mon lit, histoire de pouvoir dormir sans être constamment dérangé par les autres patients, les visites ou le va-et-vient du personnel.

– Je veux rentrer, dis-je d'une voix éteinte à Jean-Guy.

Les premiers mots que j'articule depuis le début de mon apocalypse.

Les heures suivantes, je me transforme en une sorte d'automate, un robot programmé pour dire les bonnes paroles aux bonnes personnes. Je fais le nécessaire pour paraître en meilleure forme afin qu'on me donne mon congé au plus vite.

Ça fonctionne. Vingt-quatre heures après ma chute dans la cuisine, Christelle et Jean-Guy me ramènent enfin chez moi.

Le monde se remet à vaciller lorsque j'entre dans ma maison, tout à coup si grande et si vide. Je me dépêche de rejoindre mon lit avant de me ramasser de nouveau à plat ventre sur le plancher.

Une fois sous les couvertures, je me laisse couler dans un sommeil sans fond, sans intention de remonter à la surface.

Du moins pas de sitôt.

Le lendemain matin, un soleil indécent inonde ma chambre d'une lumière éclatante. Tel un vampire surpris par la clarté du jour, je me redresse avec peine pour tirer les rideaux. Dans le miroir de ma commode, j'observe les points de suture au-dessus de mon arcade sourcilière gauche, grimace, puis regagne prestement mon lit.

Mon oncle et ma tante se pointent dans ma chambre à intervalles réguliers pour s'assurer que je suis toujours vivant. Si je ne dors pas, je fais semblant, évitant ainsi toute discussion.

La journée file sans que je m'en rende compte. De l'autre côté de ma porte, je perçois un certain brouhaha qui se conclut la plupart du temps en concert de

sanglots, m'obligeant à enfouir la tête sous mon oreiller pour ne pas être incommodé.

Le chagrin est mon pire ennemi. Et dans ma situation, le seul moyen de repousser l'ennemi, c'est d'abaisser les paupières et de m'égarer dans un sommeil trouble et brumeux.

Un autre matin, je ne saurais préciser quel jour, je trouve Christelle assise sur le coin du lit, posant sur moi un regard nerveux et inquiet, puis déversant un flot ininterrompu de paroles, au point de me donner le tournis. Elle comprend que je sois sous le choc – elle l'est aussi –, mais il faut néanmoins faire un effort pour m'activer un peu et, surtout, pour m'alimenter. Son laïus prend des allures de prière, que je décide d'exaucer dans le seul but de la faire taire.

Je me traîne les pieds jusqu'à la salle à manger, où m'attend un copieux déjeuner. Un journal traîne sur le comptoir de cuisine. Je détourne aussitôt les yeux pour ne pas lire les gros titres.

Jean-Guy se réjouit de me voir debout. Il s'assoit en face de moi pour m'informer des derniers développements. Par chance, l'ordinateur dans mon crâne demeure éteint. Le redémarrer trop tôt pourrait lui causer des torts irréparables.

– Le cœur a survécu! m'annonce-t-il avec une joie feinte qui ne lui ressemble pas.

Je n'ai aucune idée de quoi il parle. Par malheur, il s'en rend compte.

— Le chauffeur de taxi a peut-être succombé à un infarctus, mais le cœur qu'il transportait pour une transplantation, lui, a survécu. L'opération a commencé avec pas mal de retard, mais la greffe s'est déroulée avec succès. Ça fait la manchette des journaux aujourd'hui. On en a même parlé aux nouvelles télévisées hier soir.

Du bout des lèvres, je croque une miette de ma rôtie, sans appétit.

— Par contre, les circonstances entourant l'accident demeurent toujours un mystère. On sait qu'il y a eu une violente collision entre la fourgonnette et la vieille Honda Civic de tes parents. On sait aussi que le chauffeur de taxi est sorti de son véhicule et qu'il s'est effondré ensuite sur le bitume. L'autopsie confirmera s'il s'agit bien d'une crise cardiaque.

Faisant la sourde oreille, je me concentre sur la nourriture dans mon assiette (qui paraît fade et peu ragoûtante, mais qui m'aurait drôlement fait saliver en d'autres occasions).

— Il est possible qu'il ait ressenti un malaise sur la route, et que ce malaise-là soit responsable du face-à-face, mais les traces de pneus sur l'asphalte tendent à démontrer que ce serait plutôt Maurice qui roulait dans la mauvaise voie.

Christelle lui fait de gros yeux. J'avale une dernière bouchée (je n'ai presque pas touché à mon assiette)

et je me remets au lit, pressé d'effacer ce supplément d'informations de ma mémoire.

Le reste de la journée, je somnole, sans me douter de l'épreuve qui m'attend à mon réveil le lendemain. Si Christelle ou Jean-Guy m'en ont glissé un mot, celui-ci est rentré par une oreille pour en ressortir par l'autre.

Christelle relève mes stores horizontaux d'un seul coup, produisant un sifflement strident qui me fait presque tomber du lit. Une fin pour le moins brutale à mon doucereux sommeil. Me protégeant avec la main de la lumière crue du petit matin, je grogne en guise de protestation.

Lorsqu'elle m'annonce qu'on part dans une heure pour le salon funéraire, j'ai l'impression qu'une tonne de briques me tombe dessus.

Je suis une loque humaine, à peine capable de me tenir debout, à peine capable d'articuler une phrase complète. Je ne suis pas prêt à réintégrer la société.

Une heure plus tard, je suis assis sur la banquette d'une camionnette, pris en sardine entre mon oncle qui tient le volant et ma tante qui me flatte la cuisse comme si j'étais un chien. Lorsque j'aperçois l'enseigne Salon funéraire Therrien & Fils, mon pouls s'accélère de manière affolante. Jusqu'à maintenant, ma cure de sommeil m'a préservé en grande partie de la cruelle réalité, mais à présent, je ne peux plus me défilier.

De décoration sobre et austère, le hall d'entrée embaume la même fragrance florale que celle qui plane dans la maison de retraite où habitent mes grands-parents Lazure. Monsieur Therrien (père) nous accueille et tient à me présenter – à moi, la grande victime de cette innommable tragédie – toutes ses condoléances. Je remarque que le hall donne accès à trois salles d'exposition. Une seule porte est ouverte cependant, dans l'embrasement de laquelle j'aperçois, côte à côte, quatre longues boîtes rectangulaires. Vision-choc qui me vide de mes forces.

Je demande au gentil croque-mort la direction des toilettes. Il m'y escorte, bien que ce soit juste à côté.

Je verrouille la porte, ouvre le robinet, asperge mon visage et ma nuque d'eau froide. Je vais mieux. Assez en tout cas pour ouvrir la fenêtre et prendre la clé des champs.

Je fonce dans la haie de cèdres qui sépare le salon mortuaire d'une propriété privée, puis je me perds dans la ville, avec une furieuse envie de dormir, une envie si forte que j'ai du mal à garder les yeux ouverts.

Je rêve à Jules. Qui me raconte une histoire à dormir debout. Sa voix se fait de plus en plus réelle. J'entrouvre un œil. Il est là, à mes côtés, en train de murmurer.

Dans l'ancienne gare.

Je me souviens vaguement d'avoir marché sur la voie ferrée.

Je me sens comme un ours qui émerge de son hibernation saisonnière. Tandis que je me redresse en position assise, tentant de reprendre mes esprits, mon ami se tait et me considère, l'œil humide.

– Ça fait exactement (il consulte son téléphone) 3 heures et 47 minutes que je te regarde dormir, note-t-il d'une voix rocailleuse.

Soit presque quatre heures à croupir dans cet endroit crasseux et malodorant pour veiller sur moi! Je ne savais pas mon ami aussi tenace ni aussi patient.

– Ta disparition a semé un sacré vent de panique au salon, ce matin, poursuit-il. Ton oncle n'a pas pris ça à la légère. Je crois que la moitié des effectifs policiers de la ville se sont lancés à ta recherche. De mon côté, j'avais une bonne idée de l'endroit où tu pouvais être.

Mon ami savait où j'étais allé, alors que moi-même, je l'ignorais.

– Quand je t'ai trouvé ici, dormant à poings fermés, j'ai appelé Jean-Guy pour l'informer que tu étais sain et sauf. Tu lui as flanqué une frousse de tous les diables. Il a craint que... (il cherche les bons mots) tu cherches un moyen de retourner auprès des tiens, si tu vois ce que je veux dire. J'ai donc reçu ordre d'un agent de police de te surveiller de près et de te ramener chez toi en un morceau.

L'après-midi est déjà bien avancé lorsque Jules me raccompagne à la maison, à la façon d'un garde du

corps. Jean-Guy le remercie pour ses bons et loyaux services en lui assénant une tape sur l'épaule.

Mon ami parti, je présente des excuses officielles à mon oncle et à ma tante. Je ne voulais pas leur causer du souci, je me sentais tout simplement incapable de survivre à cette journée.

Christelle dépose un plat de pâtes sur la table. Si elle veut bien m'épargner un sermon, en revanche elle m'oblige à vider mon assiette.

– Tu dois prendre des forces, dit-elle, aussi grave qu'un colonel d'armée. L'enterrement a lieu demain et il est hors de question que tu fugues à nouveau.

– S'il faut que je te passe les menottes, intervient Jean-Guy avec une fausse sévérité, tu peux être sûr que je le ferai!

3 Quatre cercueils

Avec ses allures de château médiéval, l'église Saint-Christophe me fait aujourd'hui l'effet d'une gigantesque tête de monstre: les portes constituent la bouche et l'escalier représente une longue langue qui se déroule jusqu'à mes pieds. Les mains glacées, la bouche pâteuse, je grimpe les marches une à une, tel un condamné montant à l'échafaud. Lorsque j'entre dans l'église, le monstre m'avale tout rond.

En chemin, mon oncle m'a prévenu qu'il y aurait sans doute pas mal de monde. Il a même été question à un moment donné que les médias s'en mêlent, mais Jean-Guy a mis le holà. Après avoir franchi le portail, je suis cloué sur place. Tous les bancs sont remplis et certaines personnes doivent même rester debout. Pour un peu, on se croirait à la messe de Noël! Je reconnais quelques visages dans la masse: de la parenté, des camarades de classe, des amis de mon frère et de ma sœur. Et Jules, qui me regarde comme si j'étais un revenant (ce que je suis, d'une certaine façon).

Jean-Guy s'est arrangé pour arriver pile au début de la cérémonie, histoire de limiter mes interactions avec tous ceux et celles – et ils sont nombreux! – qui n'ont pas pu m'exprimer leurs condoléances hier au salon funéraire.

Tandis que le sergent Jean-Guy Paradis m'escorte dans la nef centrale avec la même vigilance que si j'étais un

détenu en permission spéciale, je suis la proie de tous les regards. L'accident n'a pas seulement fait de moi un orphelin, mais aussi une vedette instantanée. Je fixe la pointe de mes souliers (que je soupçonne Christelle d'avoir cirés). L'église bourdonne de mille murmures. Tous chuchotent, de peur de perturber le repos éternel des défunts allongés dans les quatre cercueils exposés à l'avant-scène, que je chasse autant que possible de mon champ de vision. Je prends une grande inspiration pour m'insuffler une bouffée de courage, puis je m'assois dans la première rangée, à côté de Christelle et d'Henri, le père de mon père.

Le prêtre, avec sa tête de pape, s'avance vers la tribune. Il embrasse la foule de ses bras, regarde ses fidèles dans les premiers bancs, me sourit avec sollicitude pour me signifier qu'il sait qui je suis. Il se présente, évoque la terrible tragédie qui nous réunit aujourd'hui, en ce jour éminemment triste, puis entame un sermon inspiré sur Dieu – qui a peut-être rappelé un peu trop vite ses sujets à lui –, sur la famille, sur le deuil et le chagrin qui donne un sens à la vie, et sur le pouvoir de la foi, qui aide à apaiser les souffrances les plus inhumaines.

En fixant la lueur dansante des cierges – tous allumés – au bout de l'allée latérale, je pense très fort aux personnes avec qui j'ai grandi et avec qui, il y a quelques jours encore, je partageais mon quotidien. Et au moment où je sens poindre une émotion, un éternuement aussi retentissant qu'un coup de fusil me fait sursauter. L'écho de la déflagration se répercute contre les murs de l'église, sans pour autant perturber l'homélie du prêtre. À mon grand étonnement, les auditeurs restent de marbre, comme s'ils n'avaient rien entendu.

Un brin déconcerté, je cherche le coupable des yeux. D'abord autour de moi. Puis dans les rangées derrière. Je tressaille au second éternuement – et je suis bien le seul! –, qui semble plutôt provenir de l'avant. Mon attention se fixe alors sur les cercueils. Et je les vois, grandeur nature, droits comme des piquets.

Viviane. Maurice. Fannie. Et Thomas.

Ma sœur se frotte le nez, comme elle le fait chaque fois après avoir éternué. Mes parents, dans une étreinte protectrice, la serrent entre eux. Et mon frère jumeau, un peu en retrait, garde les bras croisés. Les sages paroles du prêtre ne semblent pas les mettre spécialement de bonne humeur.

Un frisson – qui ressemble davantage à un choc électrique à haut voltage – réveille chaque molécule de mon corps. Mon cerveau, en panne sèche ces derniers jours, tourne maintenant à plein régime. La brume dans laquelle s'engluaient mes neurones s'est dissipée. Tout à coup, mes pensées deviennent d'une clarté cristalline. Et je sais une chose : les membres de ma famille ne devraient pas être debout à proximité de leur cercueil, mais couchés dedans !

Je jette tour à tour un œil sur mon grand-père et ma tante pour vérifier s'ils voient la même chose que moi. À l'évidence, ils ne remarquent rien, rien en tout cas qui s'apparente à une famille de revenants.

Oh là là ! Je suis si agité que je ne tiens plus en place. Je me racle la gorge, passe ma langue sur mes lèvres desséchées, me pince un lobe d'oreille. Pour calmer mon tumulte intérieur, je ferme les yeux. Je dois garder

la tête aussi froide que possible. Il doit certainement y avoir une explication rationnelle au fait que ma famille assiste à ses propres funérailles!

L'explication, la voilà : j'hallucine. Il s'agit d'un simple cadeau de mon imagination pour m'aider à passer à travers cette journée infernale.

J'ouvre les yeux pour voir si ma famille est encore là. Oui, au même endroit. J'ignore si je dois me réjouir ou trembler de peur.

Thomas scrute l'assemblée avec curiosité quand, soudain, nos regards se croisent. Fronçant aussitôt les sourcils, il brandit la main dans ma direction, comme on fait parfois devant quelqu'un pour voir s'il est endormi. Je lui rends son salut en agitant quelques doigts. Les bras lui en tombent. C'est maintenant à son tour d'halluciner.

Une fois revenu de sa stupéfaction, il bondit de joie, les baguettes en l'air, ce qui attire aussitôt l'attention du reste de la famille.

— C'est Mat! Il nous voit! Il est capable de nous VOIR! chuchote Thomas, assez fort cependant pour que je l'entende.

Mon père me fixe, sans bouger d'un cil, sans en croire ses yeux. Émue, ma mère réprime un sanglot en plaquant les deux mains sur sa bouche. Et le visage de ma petite sœur se fend d'un sourire éclatant.

Mon cœur explose. Et mes larmes coulent à flots.

Mon grand-père passe un bras sur mes épaules. De l'autre côté, la main de Christelle s'empare doucement de la mienne. Ma tante semble heureuse que j'évacue enfin les émotions titanesques que je gardais en captivité à l'intérieur de moi.

Mais elle se trompe. Le chagrin n'y est pour rien.

Je pleure de joie.

Durant le reste de la cérémonie, mon regard dérive sans cesse du côté de ma famille ressuscitée. Leurs pieds sont bien ancrés au sol. Ils ne flottent pas dans les airs. Ils ne sont pas transparents non plus. Et s'ils ont subi un accident de voiture aussi catastrophique qu'on le dit, eh bien, ça ne paraît pas. Leurs vêtements, les mêmes que ceux qu'ils portaient le jour de leur mort, ne sont pas abîmés, pas même froissés. Ils ont l'air plutôt en forme, je dirais. Un peu débinés, c'est vrai, mais qui dans leur situation ne le serait pas?

Le portrait d'une famille prête à aller en vacances. Pas à partir les pieds devant!

Les quatre défunts demeurent dans leur coin, à l'écoute, tandis que quelques proches leur rendent un dernier hommage. Jean-Guy, un homme solide et stoïque, s'effondre devant le micro, incapable d'articuler un mot. Il lève les yeux et les bras au ciel dans un geste d'impuissance pour lui reprocher d'avoir fauché la vie de presque toute une famille. Il se rassoit sans avoir rien dit, mais son non-verbal vaut tous les discours du monde.